

Mostra de Venise À la croisée des chemins

Pierre Pageau

Numéro 275, novembre–décembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageau, P. (2011). Mostra de Venise : à la croisée des chemins. *Séquences*, (275), 14–15.

Mostra de Venise

À la croisée des chemins

Pour la 68^e édition de la Mostra de Venise, le directeur artistique Marco Mueller avait concocté une très bonne compétition officielle. Elle présentait aussi bien du véritable cinéma d'auteur (Sokourov, Garrel, Lanthimos, Andrea Arnold, Ermanno Olmi) que des produits plus commerciaux mais de qualité (Polanski, Johnnie To, Tomas Alfredson, Christina Comencini, David Cronenberg). Mais, cette année, une épée de Damoclès pendait sur ce magnifique festival : allait-il survivre ? Comment ? À quel prix ?

Pierre Pageau

En effet, après huit ans aux commandes de l'événement de cinéma le plus prestigieux de l'Italie, les rumeurs ont commencé à tourbillonner sur un impensable : Marco Mueller, le grand timonier de ce festival, pourrait quitter. L'homme qui avait réussi, à lui seul, à redonner à Venise son statut de grand festival international regardait d'autres options. Son mandat de huit ans (quatre plus quatre) était sur le point d'expirer, il pouvait quitter. La rumeur la plus persistante l'envoyait à la tête du Festival du film de Rome; festival qui est né pendant le mandat de Muller à Venise et qui avait essayé de voler la vedette au plus vieux festival du monde (né en 1934). À la question de son départ, en conférence de presse, Mueller a répondu d'une façon sibylline : « J'ai des plans pour l'avenir ».



Wuthering Heights

Venise est menacé aussi bien de l'intérieur, par le festival de Rome (qui a lieu en octobre), que de l'extérieur, par l'expansion fulgurante du festival de Toronto. Rome, en effet, s'est vu attribué le titre du festival italien du Marché du film; il n'y a pratiquement plus rien de ce point de vue à Venise, tout est concentré à Rome. Ce qui a l'avantage de nous donner à Venise un festival qui fait le bonheur des cinéphiles, mais un festival doit aussi se donner des ressources financières. D'autre part, le festival de Toronto débute très souvent alors que celui de Venise n'est même pas terminé, et il est devenu le plus gros festival pour le marché américain du cinéma. Son statut de « festival des festivals » lui permet, en outre, de présenter ce qui s'est fait de mieux durant l'année, reprenant ainsi aussi bien le festival de Cannes que celui de Venise.

Quelques jours après la fin du festival de Venise, la grande nouvelle était que le Festival du film de Rome venait de subir des coupures budgétaires; une décision du Ministre de la culture nouvellement nommé, Giancarlo Galan. Ceci peut être dû aussi aux graves restrictions budgétaires que l'Italie vit actuellement, comme une partie de l'Europe. La survie du festival de Venise est donc rendue possible grâce à l'intervention du Ministre de la Culture, Galan, un admirateur de longue date du travail de Muller et Paolo Baratta (le Président de la « Venice Biennale »). Galan, à la tête de la Région Veneto, où Venise est localisée, a déjà appuyé le tandem Muller-Baratta. Cette décision contribuera à faire de Venise le seul véritable festival national, alors que l'on conservera l'idée de faire du festival de Rome le principal lieu d'un marché du film. De plus, Galan avait maintenu cet appui malgré l'échec de la Biennale de construire, pour 170 millions d'euros, le « Palazzo del cinema ». Venise a voulu se donner l'équivalent du Bell Lightbox (de Toronto), mais de nombreux problèmes ont causé un retard considérable. Et, au lieu de la construction grandiose pour laquelle l'administration de la Biennale avait déjà déboursé environ 50 millions, il y a un trou géant. On a tenté de camoufler le tout en installant de grandes toiles blanches en plastique; il aurait mieux valu offrir le tout à Christo qui aurait pu en faire une œuvre d'art, cadrant bien avec l'événement global de Venise qui est, en fait, une Biennale de l'art. S'ils restent, Mueller et son co-directeur Baratta promettent une construction plus petite, n'exigeant pas de nouvelles fondations et ils vont remettre à neuf la « Sala Darsena » où ont lieu les projections pour les journalistes. Par ailleurs, cette année, l'organisation avait restauré la grande salle d'origine (de 1937), la « Sala Grande », de style art-déco, et en faisait le lieu principal des premières. Pour une meilleure réussite du festival de Venise, il faudra aussi remédier au fait qu'il manque de lieux d'hébergements et à prix abordable. Ceci limite la venue de journalistes étrangers.

Le jury Fipresci a récompensé *Shame* de Steve McQueen. Mais deux autres films lui disputaient le prix : *Wuthering Heights* et *Life Without Principle*.

Wuthering Heights (*Les Hauts de Hurlevent*) est une autre adaptation du roman célèbre d'Emily Bronte; l'autre grande version est le chef-d'œuvre réalisé par William Wyler (1939). La réalisatrice Andrea Arnold a créé sa propre interprétation spéciale du grand classique pour créer quelque chose de nouveau. Le récit est toujours le même : un fermier de Yorkshire ramène à la maison un garçon sans abri, Heatcliff,

espérant qu'il se mélangera avec sa famille. Celui-ci développe une relation tout à fait obsédante et violente parfois, avec Cathy la fille du fermier. Les deux films voient clairement la maison isolée dans le cadre des Landes du Yorkshire comme un symbole de folie. Arnold a fait ses deux premiers films (*Red Road* et *Fish Tank*) avec ses propres scénarios. Cette fois elle a décidé d'essayer une nouvelle expérience en faisant une adaptation d'un roman très important et difficile. Dans *Fish Tank*, la mère ramène à la maison « un nouvel » homme et la jeune fille a dû s'adapter à cette situation. Dans *Les Hauts du Hurlevent* Arnold décide que « le nouveau venu », le garçon venant à la maison, serait un noir, créant ainsi un autre niveau d'étrangeté.

***Life Without Principle* représente quelque chose de nouveau pour Johnnie To. Cette fois-ci le maître du film noir de Hong-Kong utilise moins de violence. Il se concentre sur la crise économique internationale.**

Pour souligner le caractère morne et obsédant des Landes du Yorkshire, Arnold utilise abondamment des gros plans d'insectes, de plantes, de petits objets, ceci pour nous faire sentir l'inquiétante étrangeté (aurait dit Freud) de la maison. Le style d'Arnold me rappelle celui du regard de la cinéaste japonaise Naomi Kawase; les deux utilisent beaucoup de gros plans. Les détails visuels sont très importants, mais le son l'est

aussi, pour que nous puissions sentir aussi le « grain du son », de la nature en particulier. Cette densité, visuelle et sonore, aide à créer l'image d'un environnement hostile, isolé, dans lequel nous avons deux enfants qui seront forcés de grandir ensemble. Ceci créera une histoire d'amour pleine d'obsessions destructives. Et le film se termine comme une tragédie.

Life Without Principle (*Dyut Gam Ming*) représente quelque chose de nouveau pour Johnnie To. Cette fois-ci le maître du film-noir de Hong-Kong utilise moins de violence. Il se concentre sur la crise économique internationale qui a affecté le monde depuis 2008. Les tueurs sont toujours là, mais ils n'occupent plus le rôle central. Le personnage le plus important est une vendeuse bancaire qui essaie de devenir une bonne analyste financière. Parallèlement à son histoire nous avons celui d'un petit détective tentant de résoudre des meurtres et de sauver son mariage en achetant une maison pour sa femme. Dans un troisième récit, il y a un voleur qui doit payer sa dette au chef de la mafia locale, et il doit trouver du nouvel argent. Ces trois histoires parallèles font que l'on entre lentement, et un peu difficilement, dans le récit. Mais, au final, Johnnie To réussit à lier les trois histoires parce qu'elles sont toutes l'expression de gens ordinaires dans le besoin. Le contexte de la crise économique le sert pour faire des liens entre des trajectoires individuelles et un problème plus universel. Le récit d'ensemble demeure toujours un thriller. Dans chacun des trois récits il y a des complications, parfois meurtrières. De telle sorte qu'il s'agit toujours d'un cinéma d'action. Johnnie To ne va donc pas décevoir ses fans, mais il va certainement les surprendre. Et d'une bonne façon.

